Document generated on 08/12/2025 6:21 p.m.

Nuit blanche

NUIT BLANCHE
magazine littéraire

Peter Handke
Contre la banalité, l'attention

François Dumont

Number 37, October–November 1989

URI: https://id.erudit.org/iderudit/20160ac

See table of contents

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)
1923-3191 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Dumont, F. (1989). Peter Handke : contre la banalité, l'attention. *Nuit blanche*, (37), 36–38.

Tous droits réservés © Nuit blanche, le magazine du livre, 1989

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Peter Handke

Contre la banalité, l'attention

On doit à Peter Handke plusieurs textes fascinants : des romans, des récits, des pièces de théâtre, des poèmes, des essais, un journal et des traductions. On lui doit aussi, d'une certaine façon, les très beaux films de Wim Wenders, qui reconnaît volontiers chez Handke un soutien et un inspirateur (c'est à partir d'un scénario de Handke que Wenders réalise son premier long métrage et Handke a écrit les dialogues du tout dernier : *Les ailes du désir*). ***Handke lui-même a tourné quelques films ; sa dernière œuvre est un « conte » ; il semble qu'aucun genre ne lui soit étranger.***

Récipiendaire à trente ans — il en a aujourd'hui quarante-six — du prestigieux prix Büchner, l'écrivain autrichien fait, ces années-ci, figure de référence pour de nombreux essayistes (par exemple pour Gilles Lipovetzky ou, au Québec, pour Pierre Nepveu). Par ailleurs, un essai vient de lui être consacré par son traducteur, Georges-Arthur Goldschmidt, dans la collection « Les contemporains » (Seuil) et un numéro de ***Liberté*** sur Handke vient également de paraître. Enfin, depuis trois ans, pas moins de six livres de Handke sont parus en français, en même temps que ***L'heure de la sensation vraie*** passait en Folio. ***Nuit blanche*** a jugé le moment opportun pour faire un bref tour d'horizon de cette œuvre importante.

« Soudain l'avant-centre prit le départ. Le gardien de but resta droit et immobile, l'avant-centre lui tira le ballon dans les mains. » Ces derniers mots de ***L'angoisse du gardien de but au moment du pénalty*** décrivent bien la nature du travail de Peter Handke : il ne s'agit pas de déplacer le point de vue pour mieux voir ; il s'agit d'être présent, attentif. Même si on voyage beaucoup dans les livres de Handke, on ne s'éloigne jamais. Rien de moins exotique que ces voyages. Rien de plus banal, du moins au premier regard. Mais la banalité, ici, est affrontée sur son propre terrain.

Le non-sens

Pour nombre d'écrivains allemands et autrichiens de la génération de Handke, le non-sens c'est avant tout le nazisme, souvenir douloureux toujours présent. Ainsi Handke fait-il face à ce « terrible problème » lorsqu'il écrit l'un de ses romans : « comme l'histoire doit parler d'accomplissement, d'acquisition de capacités, de pureté, il lui faut entrer en conflit avec l'histoire, surtout avec celle du III^{ième} Reich où ces choses-là ont été comme souillées pour toujours ». La façon pour lui d'« entrer en conflit » est de dénoncer non seulement le nazisme, mais bien aussi, et surtout, la banalisation du nazisme. Comme il le souligne lui-même, le discours habituel sur le nazisme n'empêche pas Kurt Waldheim d'être à la tête de l'Autriche. Au discours habituel, Handke substitue l'attention aux détails révélateurs. C'est un détail qui impose avec force à Handke l'horreur du nazisme et l'absolue nécessité d'en combattre l'esprit : « Il y a bien des années, je regardais l'une de ces photos de camp de concentration, déjà devenues usuelles : quelqu'un la tête rasée, avec de grands yeux et les joues creusées, était assis sur un tas de terre ▸

Peter Handke

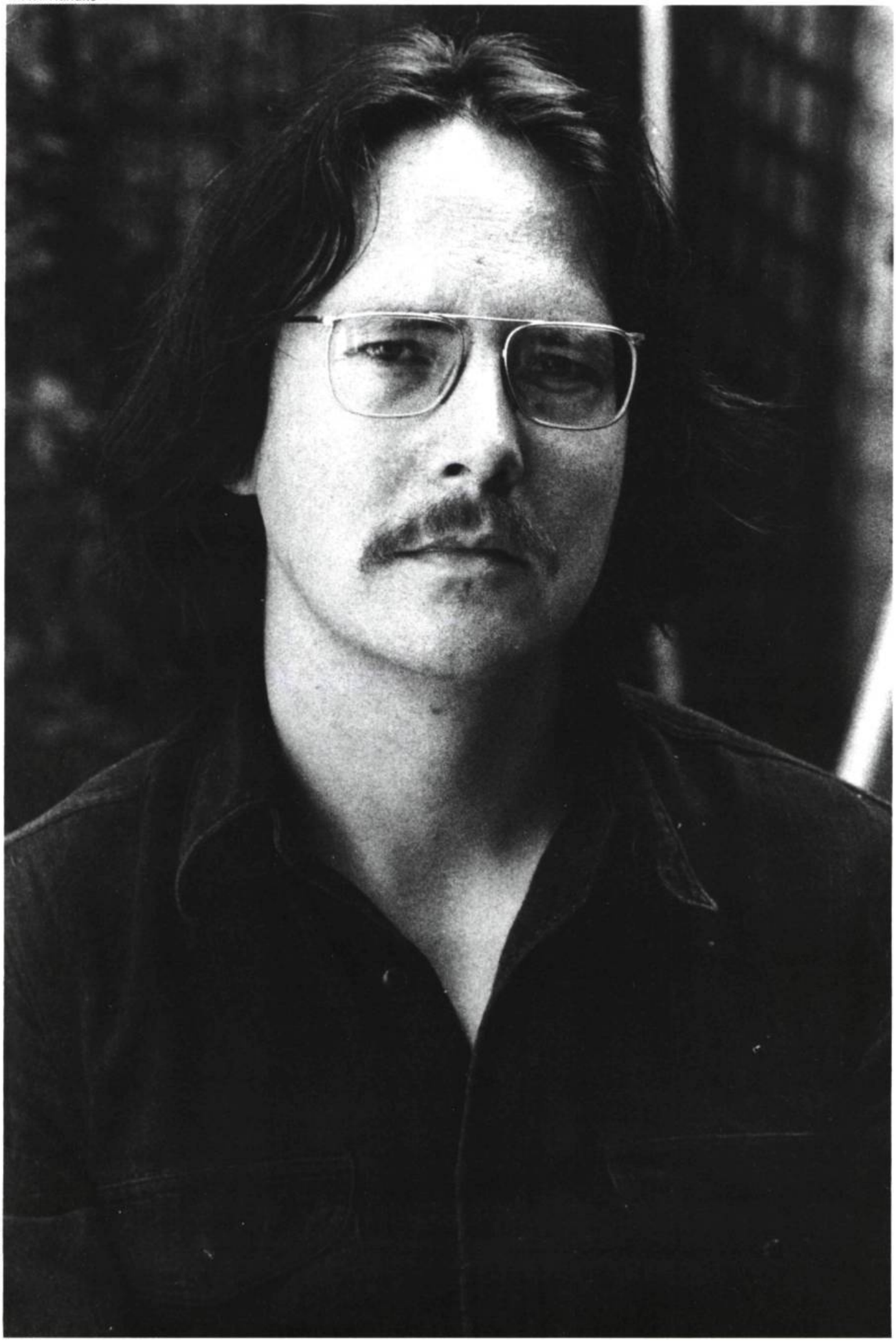

photo: DMR inc.

au premier plan. Une fois de plus ! Et je contemplais la photo avec curiosité, mais déjà sans souvenirs ; cet être humain photographié s'était volatilisé en un symbole interchangeable. Tout à coup, je remarquai ses pieds. Ils étaient tournés l'un vers l'autre et se touchaient par la pointe, comme parfois chez les enfants, et, à voir ces pieds, je sentis la pesante fatigue qui est l'une des manifestations de la peur. Est-ce une expérience politique ? Toujours est-il que la vue de ces pieds tournés l'un vers l'autre nourrit ma fureur et mon horreur depuis des années, jusqu'au sein des rêves et au sortir des rêves, et c'est elle aussi qui me rend capable de perceptions pour lesquelles, à cause des concepts usuels qui sans cesse veulent amener le monde à un point une fois pour toutes définitif, je serais resté aveugle. Je suis convaincu du pouvoir qu'a la pensée poétique de dissoudre les concepts et donc de ce qu'elle contient de force d'avenir. »

Cette attention aux détails, à ce que les choses sans importance signifient, caractérise l'écriture de Handke. L'écrivain prend le parti de traiter de façon égale les événements dits « importants » et ce qui semble à première vue sans intérêt. Dans ***L'heure de la sensation vraie***, par exemple, la séparation du couple est considérée avec le même égard qu'une promenade dans Paris. Dans ***Le Chinois de la douleur***, le meurtre a la même importance qu'une partie de cartes. C'est sans doute cette curieuse façon de reconsidérer la hiérarchie des événements qui explique le sentiment d'étrangeté que procure la lecture des œuvres de Peter Handke. C'est peut-être aussi ce qui explique que, souvent, si on aime Handke, c'est pour des raisons personnelles (cela est très sensible dans certains des articles du numéro de ***Liberté*** consacré à Handke) ; comme si ce désordre particulier, qui est rarement rendu ailleurs, correspondait mieux à l'expérience privée que l'ordre habituel du non-sens.

L'enfance

À travers le non-sens, Handke cherche des passages, ce qu'il appelle des *seuils* (« transition entre la privation et le trésor »). L'enfance est pour lui un seuil privilégié, notamment dans ***Le malheur indifférent*** et dans ***Histoire d'enfant***. Le court récit intitulé ***Le malheur indifférent*** fut pour Handke une façon de comprendre le suicide de sa mère. Il reconstitue la vie de sa mère à partir de souvenirs d'enfance. Encore une fois, il s'agit de détails : sa façon de s'asseoir, ses habitudes et aussi ce qu'elle disait elle-même de son enfance, alors qu'« elle suppliait qu'on la laisse apprendre quelque chose ». Chaque détail semble témoigner de l'issue tragique de cette *vie normale*. Le point de départ du récit ***Histoire d'enfant*** est lui aussi autobiographique. Handke, s'étant vu confier la garde exclusive de son enfant, apprend à la fois le cycle routinier de la vie enfantine et le regard neuf de l'enfance.

La présence

Il n'y a pas que l'enfance qui permette le passage. Certaines œuvres le permettent aussi : celle de Gœthe au premier chef, celle de Cézanne, ou celle de René Char que Handke a récemment traduite. Mais ce passage ne s'effectue que par un certain type de présence : la présence aux lieux. Quand Handke s'intéresse à Cézanne, son premier désir est d'aller voir la montagne Sainte-Victoire. Quand il traduit Char, il va se baigner dans la Sorgue, rivière privilégiée dans l'imaginaire du poète français. En fait, dans tous les livres de Handke, les lieux sont décrits minutieusement. Les voyages — le voyage en Amérique dans ***La courte lettre pour un long adieu*** ou le voyage en Alaska dans ***Lent retour*** — sont paradoxalement une façon de ne pas s'en aller : « Chaque fois que je laisse passer un endroit, pendant un trajet, j'ai mauvaise conscience de ne pas être resté des heures et des heures pour qu'il puisse entrer en moi ».

Par les lieux, Handke va à la durée, ce « tressaillement depuis longtemps oublié » dont il est question dans ***Après-midi d'un écrivain***. C'est la durée, inscrite dans les lieux, qui semble le mieux correspondre à la présence :

> La durée ne déplace pas,
> elle me replace.
> Je fuis, résolument, la stridente
> lumière des événements
> du jour
> et je me réfugie dans le camp
> incertain de la durée.

Camp incertain : le point où en est Handke n'est pas un point d'arrivée. Nulle prétention, chez lui, au *concept définitif* qui réglerait tout une fois pour toutes. Chacun de ses livres constitue un recommencement où l'existence se voit confrontée à la présence la plus totale : « je n'ai qu'un seul thème : voir clair, de plus en plus clair. Rendre et devenir plus attentif et plus sensible, devenir et rendre plus exact pour que d'autres et moi-même nous puissions exister de façon plus exacte et plus sensible. » ■

François Dumont

Parmi les nombreux ouvrages de Peter Handke, retenons quelques œuvres récentes : ***Le Chinois de la douleur*** (Gallimard, 1986), ***L'histoire du crayon*** (Gallimard, 1987), ***Images du recommencement*** (Christian Bourgois, 1987) ***Poème à la durée*** (Gallimard, 1987), ***Après-midi d'un écrivain*** (Gallimard, 1989) et ***Le recommencement*** (Gallimard, 1989). On retrouve aussi dans la collection « Folio » les titres suivants : ***Le malheur indifférent*** (1977) ; ***L'heure de la sensation vraie*** (1977), ***La femme gauchère*** (1980) ; ***L'angoisse du gardien de but au moment du pénalty*** (1982) et ***La courte lettre pour un long adieu*** (1986). Signalons également un essai sur l'auteur allemand : ***Peter Handke*** par Georges-Arthur Goldschmidt, (« Les contemporains », Seuil, 1988). Plus près de nous, au Québec, la revue ***Liberté*** (nº 181) consacrait sa parution de février 1989 à Peter Handke.

Peter Handke
LE RECOMMENCEMENT
Gallimard, 1989 ; 24,95 $

Par son père, par sa mère, par le petit voisin, par un professeur, Filip Kobal est condamné à l'absence. Cet Autrichien d'origine slovène (tout comme Handke lui-même) entreprend de retrouver son frère, disparu en Yougoslavie. Le roman est la relation minutieuse de ce voyage, pendant lequel Kobal prend la mesure de la mémoire. Celle-ci se révèle dans l'Histoire, dans les lieux, dans les personnes et, par-dessus tout, dans le récit.

Le récit de Handke est, comme toujours, patient. Au moment du départ, le narrateur se souvient longuement de son enfance : de son père émigré qui maudit ses origines ; de sa mère qui néantise ses enfants par son rire souverain ; de sa sœur infirme qui pose silencieusement les vraies questions et, enfin, de ce frère disparu qui pourrait permettre à l'éternel nomade de s'arrêter et d'être. L'aboutissement se produit, mais d'une façon inattendue : par les mots de cette autre langue, le slovène, confrontée à l'allemand et aux choses (notamment un cahier de botanique) que le voyageur rencontre sur sa route. Je n'insiste pas sur la trame du récit, d'autant que ce n'est pas l'histoire qui conduit ce roman comme la façon de dire. Les véritables objets de ce livre sont en effet le mot, la phrase, la narration. Voilà un roman merveilleusement écrit et qui témoigne ainsi de sa raison d'être : la vraie vie est dans le langage. Peut-être est-ce le plus beau livre qu'ait écrit Handke à ce jour, ce qui n'est pas peu dire. ■

François Dumont